Mardi 22 novembre 2011 22h00 [GMT+ 1]

NUMÉRO 96

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

LA CONVERSATION AVEC

BERNARD-HENRI LEVY

DES GUERRES DU XXIe SIECLE

C'est demain !

▪ FENÊTRE ▪

***O Mensch !* par *Valentine Dechambre* p.7**

▪ COURRIER ▪

À LA UNE p.3

« L'entrelacs de l'Incarnation »

par Eric Laurent

CHRONIQUE p.5

« MANCAMENTO RADIALE »

di Antonio Di Ciaccia

L'objet obscur d'une nation

ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE
LA RÈGLE DU JEU LACAN QUOTIDIEN

*

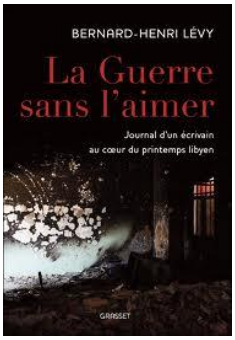
Demain, mercredi 23 novembre, de 21h à minuit
au Cinéma Saint-Germain-des-Prés

CONVERSATION AVEC BERNARD-HENRI LÉVY

DES GUERRES DU XXIe SIÈCLE

Souveraineté et ingérence
Les Empires et les nationalités

à l'occasion de la publication de son livre
La Guerre sans l'aimer. Journal d'un écrivain
au cœur du printemps arabe



La Conversation, menée par Jacques-Alain Miller,
se déroulera avec la participation de Alexandre Adler,
Blandine Kriegel, Eric Laurent, Anaëlle Lebovits-Quenehen,
Jean-Claude Milner et Hubert Védrine.

22, rue Guillaume-Apollinaire, Paris 6e
Accueil à partir de 20h30 ; début à 21h 00

ENTRÉE LIBRE

▪ Chronique – Le sac de nœuds d'Eric Laurent ▪

L'Entrelacs de l'Incarnation

C'est l'automne. Bientôt l'hiver. Nous voilà de retour place Tahrir. Vingt-huit morts en trois jours d'affrontements dans les rues menant au Ministère de l'intérieur. Des appels à une manifestation du « million d'hommes » comme autrefois sur le Mall de Washington se fait entendre. Qui prend l'appel en charge ? On ne sait pas très bien. On dit « les activistes ». Une interview hier d'un manifestant actif, chebab courageux qui s'est entraîné en étant leader des supporters au foot. Il semble partisan de la baston pour la baston, contre la police, dans l'esprit PSG d'une époque. A France Culture ce matin, une « blogueuse et activiste », qui vit maintenant en France, dénonce les crimes commis au nom du Conseil militaire. Une autre curieuse « blogueuse nue » revendique un féminisme déterminé. Les manifestants de Tahrir sont asphyxies et visés aux yeux. On déplore des blogueurs éborgnés. Qui sont-ils ? On se souvient que c'est aussi un « blogueur activiste »qui avait appelé à l'attaque de l'ambassade d'Israël. Sur Al-Jazeera en anglais, qui reprend son commentaire continu des évènements, d'autres « blogueurs activistes ». Ce ne sont pas les mêmes qu'au printemps. Les héros de l'époque n'ont pas duré. L'éphémère est-il un effet collatéral de la technologie ?

Déjà le 31 octobre, Robert Worth soulignait dans le New York Times que les révoltes du printemps arabe n'ont pas produit de grande voix. Il se demandait si, dans ces mouvements, « Le rôle de l'intellectuel peut se réduire à celui de micro-blogueur ou d'organisateur de rue. » Sommes-nous dans une ère post-idéologique où il n'y a plus besoin de figures intellectuelles unifiantes ou de héros ? Le phénomène paraît plus complexe, comme une sorte de paralysie des leaders éventuels. Dès qu'un Conseil se forme, en Syrie, en Lybie ou en Egypte, tout se passe comme si la règle syrienne s'appliquait. « Personne ne veut être accusé de kidnapper la révolution », dit le philosophe et défenseur des Droits de l'homme syrien Sadik Jalal al-Azm Sur le site de l'Express, BHL, après avoir répondu aux questions des internautes, a répondu aux questions de Christophe Barbier. Il constate les difficultés du CNT Lybien à trouver une voix qui puisse vraiment porter. Il évoque un « déficit d'incarnation » et se demande si cela ne répond pas à « l'excès d'incarnation » qui faisait le fondement de la position des tyrans autoritaires, spécialement de Kadhafi. S'agit-il d'une sorte de vaccination préventive du mouvement contre tout leader encombrant ? Cela laisserait la place aux partis ouvertement islamistes dont les candidats mettent leur point d'honneur à s'effacer devant Dieu. Les autres, tyrans, Bachar el Assad, Mubarak, Ben Ali, moins extravagants, pesaient aussi très lourd fantasmatiquement. Les activistes de la place Tahrir le disent bien : seuls les

frères musulmans vont voter la semaine prochaine car les activistes ne votent pas pour un candidat, pour un nom. Ils votent pour Dieu. Des manifestants présents à Tahrir s'accomoderaient de Mohammed El Baradei, ou de « n'importe quel civil honnête ». On voit que le « n'importe qui » est un fantasme diffus.

Si l'on pense à l'attrait du modèle turc pour surmonter les paralysies des collectifs issus des printemps arabes, on constate que c'est un conservatisme social entièrement centré sur un homme, Tayyip Erdogan, qui dévoile toujours plus son goût solitaire de l'autorité. Lors de l'affrontement avec les militaires, il a su jouer de son charisme sans aucun embarras. Les automnes arabes attendent-ils leur Erdogan et son « autoritarisme électoral » ?

Ne pourrait-on généraliser le « déficit d'incarnation » apparu dans les révoltes arabes et nous interroger sur les difficultés du gouvernement comme tel à travers les différents systèmes politiques. L'Amérique, la grande démocratie, exceptionnaliste ou pas, se retrouve paralysée. En France, l'affirmation du leadership du candidat de l'opposition n'est pas si facile. En Europe en général, le syndrome se répète. Nanni Moretti l'a étendu à l'Eglise avec son « Habemus Papam ». Le désir d'occuper la place de l'exception, du chargé en dernière instance de l'acte, ne semble pas courir les rues. N'y aurait-il pas là une vaccination générale contre le désir d'occuper la place du Un d'exception ? La passion démocratique serait-elle venue à bout de la « passion du pouvoir » ? S'agit-il là aussi d'une sorte de vaccination contre les leaders populistes des années 1930 ? BHL évoque dans son livre « La leucémie de la mémoire, la grande maladie d'aujourd'hui ». N'y aurait-il pas, dans ce recul devant la responsabilité dernière, comme une mémoire paradoxale : surtout que cela ne recommence pas.

Face à cette atonie du désir des élus, il est d'autant plus frappant que BHL témoigne dans ce contexte de ce que peut produire « le désir du un tout seul, sans mandat représentatif », selon l'expression de Jacques-Alain Miller. Il a su mettre en acte ce que lui-même définit comme « l'avantage de ne dépendre de personne, d'aucun groupe, d'aucune mission (et donc de gagner du temps) ». Ne pouvons-nous pas considérer comme des facettes de la même vérité les différents symptômes des bureaucraties démocratiques. D'un côté, les politiciens nommés ne peuvent que constater leur impuissance (Belgique). De l'autre, les technocrates formés chez Goldman Sachs prennent directement en main l'administration des choses, en court-circuitant le système politique (Italie, Grèce, et bientôt Espagne). . La question insiste, et sur ce point, l'Amérique Latine a trouvé une solution distincte de l'Europe. Ses grandes démocraties ont eu à leur tête des leaders assumant leur fonction (Lula, Kirchner). L'un et l'autre se sont effacés et c'est maintenant à deux femmes d'incarner cette fonction du désir en acte sans laquelle la politique se meurt. Il semble que Cristina réussisse mieux à cette place que Dilma. En europe, l'être-là de BHL résonne dans l'époque car il déplace l'impasse dans l'entrelacs de l'Incarnation. 22 novembre, 19 heures ▪

▪ CHRONIQUE ▪

« **Mancamento radiale** »
di **Antonio Di Ciaccia**

L'objet obscur d'une nation

« On passe du Carnaval au Carême ». Si la phrase a été prononcée par le nouveau ministre Andrea Riccardi - le fondateur de la Comunità di Sant'Egidio, véritable pont non-gouvernemental entre la Rome catholique et le Tiers Monde - beaucoup de monde par contre l'avait pensée. Le passage a été brusque et soudain. Il suffit de regarder la photo des 18 professeurs, des « tecnici », comme on dit ici en Italie, tous sérieux, tous assez âgés, tous un peu raides, même les dames. Exactement le contraire de la photo où l'on voit Berlusconi entouré par ses « bambine », comme il aimait appeler les jeunes femmes ministres de son gouvernement.

Pourtant ce n'est pas seulement sur cette veine que je porterai l'accent, mais aussi sur une autre, discrètement notée par les journalistes : « Le grand retour des catholiques », écrit *la Repubblica* ; « Bella squadra », belle équipe, a-t-on dit Outre-Tibre. Ce qui se répercute dans un contrechant de la gauche qui craint que les pouvoirs forts (la finance, les banques, le Vatican) ne fassent que rester en place malgré le changement, selon la célèbre formule du Prince de Salina dans le *Gattopardo* : « Il faut que tout change si l'on veut que tout reste comme il est ».

Venons-en, donc à l'affaire Berlusconi : pourquoi a-t-il duré si longtemps (presque « un ventennio », terme qui évoque automatiquement les 20 ans du fascisme), et pourquoi est-il erroné de penser que cette période est révolue. C'est que l'Italie, avec Berlusconi, a vécu une énième variante des Crésus et, malgré la lune de miel avec le gouvernement actuel, elle craint de se retrouver nez à nez avec un véritable capitalisme. Au fond l'Italie sait que les capitalistes purs et durs n'aiment pas jouir de la même façon que les hédonistes. Et si Berlusconi a duré si longtemps, allant à l'encontre de toute rationalité, n'est-ce pas pour avoir incarné – comme Claudius pour Hamlet - « cet objet du désir » de la nation, « cet objet x dont Freud nous montre la fonction dans

Si Berlusconi a duré si longtemps, allant à l'encontre de toute rationalité, n'est-ce pas pour avoir incarné – comme Claudius pour Hamlet - « cet objet du désir » de la nation, « cet objet x dont Freud nous montre la fonction dans l'homogénéisation de la foule par identification » ?

l'homogénéisation de la foule par identification » ? Ce qui lui donnait l'allure d'être inatteignable, parce qu'il aurait fallu frapper « l'ombre » au delà du personnage, comme le dit Lacan dans son Séminaire *Le désir et son interprétation*(1).

Passons, maintenant à un autre point : le retour des catholiques dans l'arène.

Un peu d'histoire. Tout le monde ne sait peut-être pas que lors de la prise de Rome par les Italiens, en 1870, Pie IX avait excommunié tous ceux qui avaient porté atteinte à l'Etat de l'Eglise ; depuis lors le Pape s'était retranché au Vatican et les catholiques avaient dédaigné tout engagement par rapport au naissant Etat italien. En 1929, Mussolini avait cautérisé la blessure avec le Concordat. ;ce qui avait fait tomber l'Eglise dans des bras bien plus fâcheux. Après la guerre, la Démocratie Chrétienne, bénie par le Vatican, arrive au pouvoir, en opposition avec le Parti Communiste. Or, bien que certains (rares) politiciens catholiques aient démontré être de vrais citoyens qui pensaient à une libre Eglise dans un libre Etat – voir Alcide De Gasperi –, la masse italienne s'était identifiée à la « catholicisation » de la politique, ou à cette étonnante variante qui était le « communisme à l'italienne ». *Mani pulite* a balayé tout cela. Berlusconi a tenté de recréer sa formule de la Démocratie Chrétienne qui, encore plus que la précédente, s'est révélée ni démocrate ni chrétienne.

Le retour des catholiques dans l'arène

Et on en arrive à la situation actuelle. Avec un dilemme, qui revient d'une façon répétitive : faut-il reconstruire un parti politique pour la masse catholique ou, au contraire, faut-il que chaque catholique fasse - un par un - de la politique en tant que citoyen ? La partie est ouverte. La conclusion est incertaine. Les dignitaires de l'Eglise sont pour le moment équitablement distribués. Et ils le seront tant que les questions porteront sur l'économie pour rattraper, s'il est encore possible, une situation désastreuse. Mais que se passera-t-il au moment où les questions éthiques viendront sur le tapis, celles qui vont engager l'homme politique catholique à prendre des décisions pour une nation qui, en tant que telle, est « laïque » ?

(**1**) J. Lacan, « Hamlet », in *Ornicar ?*, n. 26-27, p. 42.

▪ FENÊTRE ▪

Composition musicale et mélancolie

O Mensch ! par *Valentine Dechambre*

Création de Pascal Dusapin au théâtre des Bouffes du Nord

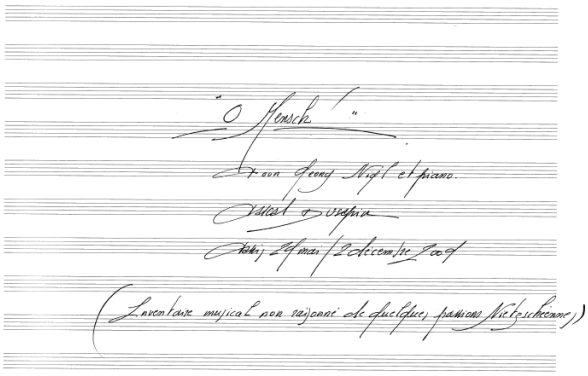
« Petit inventaire non raisonné de quelques passions nietzschéennes »

Cela se passait cette semaine, chaque soir, au théâtre des Bouffes du Nord.
Pascal Dusapin, le compositeur contemporain vivant le plus joué dans le monde avec Pierre Boulez, y présentait sa dernière création mondiale, petit bijou minimaliste, et pièce majeure de son œuvre par l'aboutissement de son écriture, sonore et scénique : *O Mensch !* un cycle de 27 lieders pour piano et baryton, sur des fragments poétiques de Nietzsche.

Pascal Dusapin a non seulement écrit la partition, mais a aussi réalisé la mise en scène, créé l'installation vidéo, et dirigé lui même l'extraordinaire chanteur, qui est aussi ce fabuleux acteur de ses derniers opéras, Georg Nigl.
« Je voulais m'offrir cette liberté de créer seul un objet musical et scénique. Idée de cinglé ! Mais ce que j'avais à dire là dépendait de cette liberté d'agir sur tous les plans (sonore et visuel) (**1**)»
Représentez-vous la scène du théâtre des Bouffes du Nord, celle que Peter Brook rendit à la vie dans les années 70, devenu depuis un des rendez-vous artistiques essentiels de la capitale.

Un piano noir plongé dans la pénombre, dont seul le clavier est éclairé par un faible rai de lumière. Au fond, sous un étrange halo de clair de lune, un homme de bois, sculpture indonésienne, impose sa présence totémique, énigmatique. En fonds sonore... des grillons ! Nuit d'été dans les frimas de novembre ? Non. Pas de métaphore chez Dusapin. Les grillons sont ici pur son, élément dis-harmonique dans cette atmosphère sonore nulle part rencontrée auparavant malgré les emprunts, les réminiscences à d'autres musiques, d'autres époques, entendues autrement, dans un nouvel aujourd'hui, par le filtre du compositeur

Un clavier qui s'anime sous les doigts gantés de grâce et de précision rythmique de Vanessa Wagner – enchainement d'accords minimalistes au charme incomparable, timbre familier aux amateurs du compositeur, d'où ne s'élève aucune mélodie, aucun développement - précède l'arrivée de l'homme Nietzsche, *O Mensch*, qui entre en scène



pour se livrer à une étrange déambulation poétique... Traversée titubante d'un homme dont la voix va passer tour à tour de la pesanteur mélancolique d'un exilé en errance dans l'aridité de sa solitude à la légèreté mozartienne de l'oiseleur, aux réminiscences wagnériennes (subtiles) de la passion de Tristan, à la figure cynique d'un diogène proférant l'obscène pour finalement, danseur, esquisser un tango des plus sensuels.... autant de variétés de l'humeur, de vibrations de corps, de convulsions de l'être assemblées dans une pièce d'une incroyable fluidité... ça s'écoule, dans un enchainement dont l'évidence fait signe du génie qui est là aux commandes...

Une installation vidéo diffuse brumes et jeux d'eau, bulles en suspension : « Il y a une invasion hydraulique du territoire poétique : rien ne peut arrêter l'eau »

Cette eau qui menace de tout submerger, si souvent évoquée par le compositeur quand il parle (si bien) de sa création, il s'agit de lui frayer des canaux, des condensations, de la faire dériver comme le flux de ce trop de jouissance dans le corps qui peut aussi bien se muer en torpeur, irrésistible tentation que connaît bien le compositeur, pessimiste suffisamment éclairé pour se tenir aux aguets des séductions de sa mélancolie profonde... laquelle, aime préciser le compositeur, n'a rien à voir avec le spleen romantique ou même le blues durassien.

« **Il y a une vérité dans la tristesse**. Ça nous sauve ! Ça nous permet de rebondir. Il n'y a pas de masque dans la tristesse, contrairement aux autres affects qui ne sont que mensonges (tiens tiens, lacanien, dusapin ?)... La tristesse est cet affect profondément juste qui permet de rester à la lisière, de construire une vraie joie, de ne pas tomber dans la douleur stupide. La musique c'est ça, elle est cet art qui gère l'affect de la tristesse »

Et encore : « Comment sortir de quelque chose qui enferme ? Retourner la situation par une convulsion ». La musique de Dusapin est traversée de part en part de convulsions, c'est une musique qui part du corps. Celui de Georg Nigl sur scène épouse la ligne musicale, ses vibrations, suspensions, respirations, à tel point qu'il semble que ce soit ce corps qui soit entrain d'écrire la musique qui se joue.

A côté de moi dans les gradins, une jeune femme de 20 ans (la moyenne d'âge dans la salle est jeune, étonnamment, pour une musique difficile, avant gardiste, et c'est là un phénomène bien réjouissant). Je la regarde esquisser des sourires amusés et tendres pendant le spectacle …. « Mais oui, c'est amusant ! Ce Nietzsche de Dusapin est un bouffon ! Il nous ressemble ! »

Elle a sûrement raison : il y a de cela qui émane de cet homme titubant, claudiquant : quelqu'un qui ressemble à tout un chacun, avec sa boiterie, sa gaucherie, qui tombe, se relève, et qui sait puiser une joie profonde à donner à ce petit tas, cet être de déchet, cette particule de jouissance, un destin poétique...

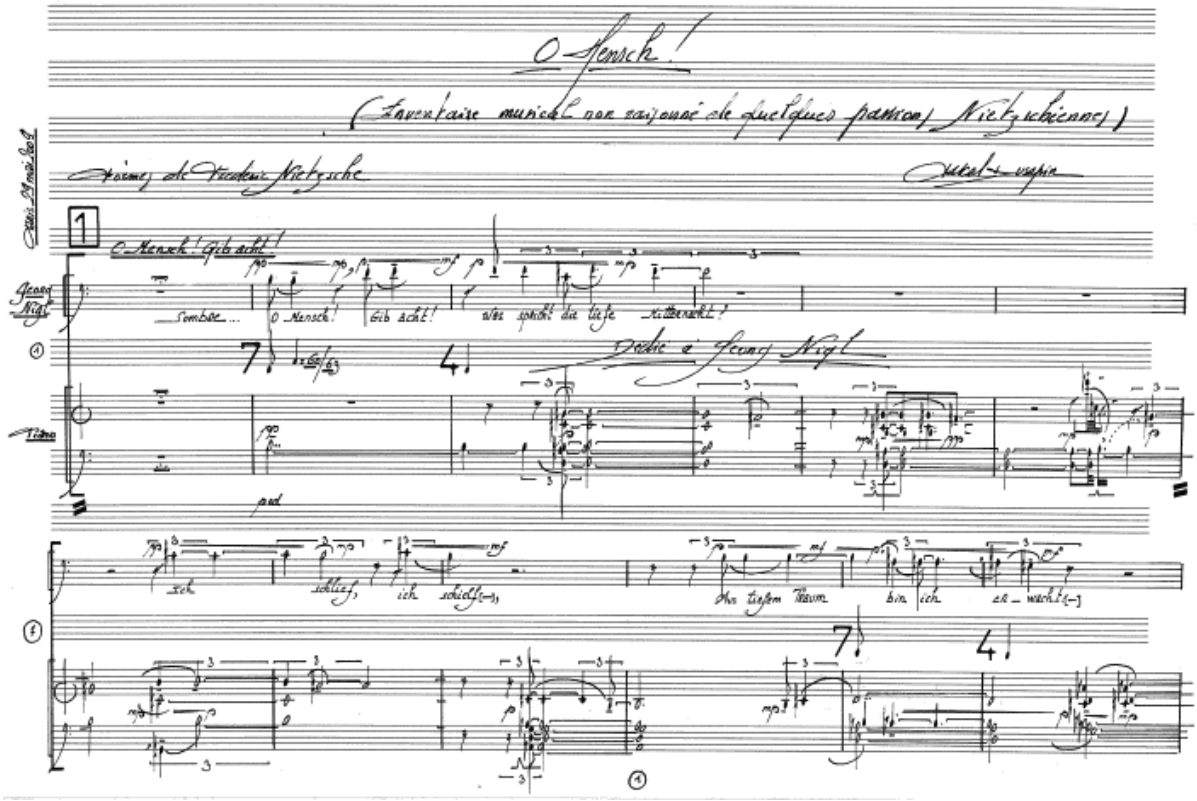
J.-A Miller disait cela à propos de la création artistique : « Elle est du côté de l'objet. Elle repose toujours sur une séparation d'avec le signifiant – et c'est un des facteurs du soulagement qu'elle peut apporter » (**2**)

Alors si l'homme Nietzsche de Dusapin vient se produire près de chez vous, courez à sa rencontre, vous y goûterez les délices de cette proximité avec ce que vous êtes réellement, vous qui avez déjà éprouvé, au moins un instant, au détour d'une analyse, lacanienne *of course*, finie ou infinie, que le sujet supposé savoir n'est rien... dévoilant ce pas grand chose, qui se suffit à lui tout seul, pour vivre, oui, c'est possible, plus dignement, (cessons de passer à côté), ***O mensch !***

(1) Les citations du compositeur proviennent d'une interview donnée sur France Culture à l'émission Grande table de C. Broué, le 16 novembre dernier

(2) J.-A. Miller dans Variétés de l'humeur. Navarin éditeurs, 2008

▪ Photos publiées avec l'autorisation des éditions Salabert.



▪ COURRIER ▪

Marco Mauas. **Après le superbe article de François Leguil autour du livre de BHL,** article dont le style m'a fait presque pleurer parce qu'il suscite pour moi **la possibilité de *l'impossible à dire*, sur le plus intime**, il reste néanmoins **une ombre**. Une, qui mérite selon moi un "encore'. Je me réfère bien sûr à la citation de l'article de Ruth Grosrichard. Sans l'avoir lu, cette citation est déjà pour essayer de lire. Les Arabes n'on pas pu conserver la sérénité de penser face à la Shoah à cause de la Nakba ? Mais selon Lacan au moins, seul Spinoza put effectivement la conserver. Et ça, parce qu'il réduit Dieu à l'universalité du signifiant. Cette entreprise logique, pas facile, pas réaliste pour la psychanalyse, fait de Kant -- hélas! -- la vie préférée à celle de Spinoza. C'est cet "encore" qui incite à méditer un peu plus sur ladite "sérénité". **A suivre...**

Anne Ganivet. **Carnet de Vacances**. **Thalassothérapie.** Comme tous les matins il descend le grand escalier, celui qui mène à Miramar, la plage où s'est ensablé le Frans-Hals en 1996, le brise-glace ukrainien, celui qu'on réussit à colmater, hisser et tirer de sa gangue de sable pour l'*océaniser* dans la fosse de Capbreton. Vous pensez ! Un vieux brise-glace qui partait pour la casse, enchâssé soudain sur une plage bijou comme un gros caillou gris et puant qu'on aurait pris pour un diamant un soir de cuite !
En un mois le bateau avait disparu, coulé par le fond, un bel exploit. Les quatre marins qui étaient à son bord ? Non pas océanisés, du moins je ne pense pas.
Il arrive sur la dernière terrasse et là il se déshabille, chaud, froid, mouillé, brumeux, s'en fout, par tous les temps, tous les matins, il se déshabille, et eux sont là, criant virevoltant, les ailés, ceux qui l'attendent tous les matins. Du haut du balcon il les salut, des deux mains jointes qu'il agite devant son visage, tout en déposant pantalon, caleçon, pull, doudoune en treillis dans un sac qu'il laisse près du muret, puis il prend les commandes de l'orchestre cacophonique avec les mains à plat face à l'océan, levées haut devant le visage, ils se taisent.
Il descend maintenant sur la plage avec le sac de graines et de pain ;
deux groupes, les moineaux, les pigeons, plus près et les mouettes, les goélands, en bordure de vagues ; tous le regardent, l'accompagnent, l'entourent, avancent, reculent, il leur parle, saisit des poignées qu'il lance d'un geste vif, surprenant, il se retourne d'un coup sec et ça part à droite, à gauche, comme des flèches, l'agitation est vive, ils ont repris les cris à chaque lancée en direction des groupes, il prend soin de ne pas les mélanger, toujours deux groupes, ils couvrent la plage. Il est heureux, je le suppose. Quand le temps est au beau, il

commence par faire le tour des gros rochers, là où il est écrit « danger-éboulements-accès interdit » il revient par la mer et commence le tir des graines puis il se jette à l'eau, comme un enfant, se tourne dans tous les sens, élève les bras vers les oiseaux qui l'accompagnent, il est heureux, je le suppose.

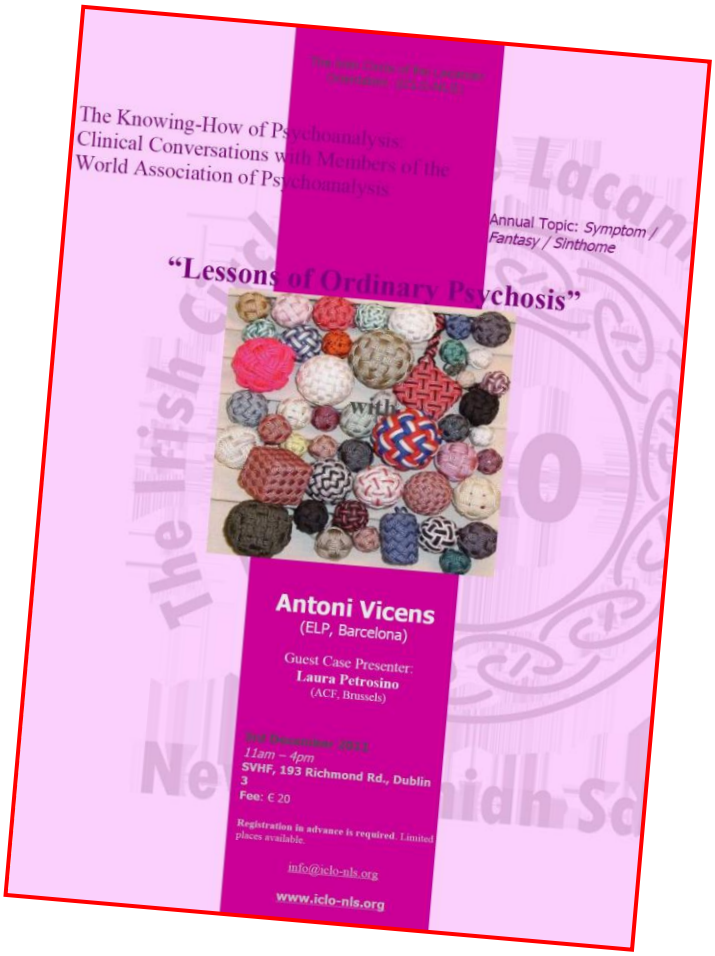
Quand la distribution est terminée, il quitte la plage en marchant d'un pas régulier, les oiseaux l'accompagnent, en marchant sans bruit jusqu'à la limite de la terrasse. Il se rhabille, les remercie ou les salut des deux mains, plusieurs fois ; les partenaires ailés restent avec lui, posés sur le sable, fixés par son désir, jusqu'à ce qu'il parte. Il reviendra demain, il est quotidien.

La scène se déroule tous les jours sur la plage Miramar, aux pieds de la maison construite par Madame Chaslon-Roussel, la mère de Raymond Roussel, qui aurait hautement apprécié.

Nathalie Georges. Chat s'est croisé. Tschann Libraire & les Editions de l'éclat vous invitent à rencontrer **Uri Orlev** A l'occasion de la parution des Poèmes écrits à Bergen-Belsen en 1944, en sa treizième année Traduits par **Sabine Huynh**, également présente le samedi 26 novembre 2011 à 19h.

Lire la chronique de Nathalie Georges sur les Poèmes d'Uri Orlev. (LQ n°94).

Florencia Fernandez Coria Shanahan :



lacan quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7*
L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du lacan quotidien

membre de la rédaction victor rodriguez @vrdriguez (sur Twitter)

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & family

lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.